



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Mais où sont passés les Indo-Européens ? : le mythe d'origine de l'Occident / Jean-Paul Demoule
éd. Seuil, 2014
cote : 60.147

Il est toujours délicat, pour un non spécialiste, de rendre compte d'un ouvrage aussi érudit, écrit par un spécialiste reconnu d'au moins l'une des deux principales disciplines appelées à le structurer. Nul doute qu'il donnera lieu, de la part d'autres spécialistes de la préhistoire européenne et des linguistes plus spécialement intéressés par les langues indo-européennes, sans compter les anthropologues et autres ethnologues, à de nombreux commentaires, probablement pas tous enthousiastes. Pour le lecteur-recenseur « honnête homme », se reconnaissant sans rougir inexpert, c'est sur un autre plan qu'il convient d'appeler d'autres « honnêtes gens » à prendre connaissance de ce que dit J. P. Demoule.

Car l'ouvrage s'adresse aussi à un public plus large que celui des spécialistes. En bref, de par son titre même, il interpelle son lecteur sur ce que celui-ci tenait pour assuré : l'existence d'une famille de langues plus ou moins étroitement apparentées, donc de même origine, depuis l'Europe la plus occidentale, la plus nordique, jusqu'en Inde en passant par la rive nord de la Méditerranée, la Mer Noire et la Caspienne, la Perse, la Bactriane. Peut-être ledit lecteur était-il moins assuré de l'unité ou de l'étroite parenté d'une ou de plusieurs civilisations ou cultures étroitement liées aux locuteurs desdites langues de famille.

Il convient tout d'abord de situer le cadre, les contextes intellectuels et disciplinaires des questions traitées par l'auteur. Celui-ci, archéologue et spécialiste dans ce domaine de la préhistoire et de la protohistoire de l'Europe de l'Ouest, a présidé de 2002 à 2008 l'INRAP (Institut de recherche sur l'archéologie préventive), cette structure qui intervient en urgence sur les chantiers en cours dès lors que l'on y découvre des restes archéologiques qu'il est indispensable de préserver, par conséquent de relever et de recueillir avant que les travaux ne les aient fait disparaître à jamais.

L'auteur est devenu un maître reconnu de l'archéologie, relative pour l'essentiel à la néolithisation de l'Europe et aux sociétés de l'âge du fer. Peut-être est-il un peu moins « spécialiste » dans le domaine de la linguistique, encore que ses références bibliographiques sont suffisamment abondantes pour le créditer d'une connaissance certaine de l'état de la question, dont il traite abondamment.

Si cet ouvrage s'inscrit dans une problématique déjà anciennement explorée par l'auteur, celle de la réalité ou des pseudo réalités des connaissances – ou de ce qui tient lieu, à un moment donné, de connaissances « avérées » - il en est sans doute le dernier aboutissement

¹ 

Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

et le plus exhaustif. Il est également un ouvrage de combat et, à ce titre, ne se prive pas de donner bons et mauvais points à des générations de chercheurs, anthropologues, linguistes, préhistoriens, archéologues, vulgarisateurs. Il ne se prive pas plus d'allers-retours entre sciences (ou plus exactement l'état de ces sciences à diverses époques), préjugés culturels datés mais encore souvent présents, dérives idéologiques dont quelques-unes particulièrement criminelles. Cette démarche interactive intéressera particulièrement le lecteur « honnête homme ».

Reprenons méthodiquement la lecture.

Dans son avant-propos, l'auteur énumère douze « thèses canoniques » (dont plusieurs contiennent des « sous-thèses », variantes relatives notamment à la région d'origine des Indo-Européens), lesquelles thèses définissent « l'hypothèse indo-européenne officielle ». On constatera à la lecture des sept cents pages suivantes (dont plus de cent pages d'annexes et de bibliographie) que cette canonicité résulte d'une permanence fondamentale des approches, nonobstant l'approfondissement scientifique des recherches disciplinaires (archéologie, pré et proto histoire, anthropologie, linguistique) appelées à la rescousse et les argumentations nouvelles qu'elles apportent.

L'ouvrage est présenté comme une symphonie. Laquelle commence, très classiquement, par une « Ouverture », période qui va de la Renaissance à la veille de la Révolution, alors que des Européens érudits ou cultivés se cherchent une identité spécifique, indépendante de l'héritage biblique, à la fin de laquelle apparaissent d'abord l'intuition puis la découverte effective d'un ensemble de langues apparentées et, par les études qu'elles suscitent, la naissance de la première véritable science humaine modélisable, la grammaire comparée. Plus tard, l'influence de Darwin marquera des recherches solidement fondées sur la notion d'arbre généalogique ou d'arborescence.

La symphonie se déploie en trois mouvements : de 1814 à 1903, au cours duquel « tout est résolu » - de 1903 à 1945, l'ère des « crimes et errements » - depuis 1945, jusqu'au « troisième millénaire », « tout est re-résolu ».

On regrettera, pour le lecteur « honnête homme » et sincèrement attentif, que les complexités d'une symphonie à plusieurs mouvements conduisent à des répétitions et des renvois parfois difficiles à suivre, les mêmes personnages, savants, idéologues, opinion publique, apparaissant sous des angles divers dans l'un ou l'autre desdits mouvements, voire à travers les trois.

Mais ouverture et mouvements sont structurés par quelques thématiques fortes qui ne peuvent qu'entretenir l'attention et susciter intérêt et débat. Elles ne sont pas exprimées par l'auteur exactement ainsi, on en a simplifié l'analyse pour mieux inviter notre « honnête homme » de futur lecteur à en approfondir par lui-même les différents aspects.

Première thématique : l'intuition puis la découverte de la famille linguistique indo-européenne accompagnent depuis la Renaissance jusqu'à tout récemment, d'une part l'apparition de démarches philosophiques et scientifiques « modernes », celles des Lumières et de l'Encyclopédie, d'autre part l'expansion européenne, les grandes découvertes, les diverses étapes des colonisations successives. Cette famille de langues a envahi dans des temps reculés l'Europe, l'Asie centrale, l'Asie du sud, l'Asie mineure puis, d'une certaine façon, à l'époque moderne, elle s'est répandue sur tous les continents et a dominé toutes les



Académie des sciences d'outre-mer

autres familles linguistiques. De là à conclure à une sorte de prédestination, pour beaucoup, scientifiques ou opinion éclairée, le pas est vite franchi, avec une assurance certaine et des arguments régulièrement renouvelés ou perfectionnés en fonction des progrès méthodologiques, expérimentaux et de terrain des disciplines concernées.

Seconde thématique : il existe un peuple ancêtre indo-européen commun dont sont issus les peuples qui parlent les langues indo-européennes, selon une arborescence ou un phylum inspiré par les théories de l'évolution de Darwin. Les progrès de la linguistique, notamment de la grammaire comparée et l'identification des racines du vocabulaire, de l'archéologie préhistorique et protohistorique, plus récemment de la génétique, ont tendu à des tentatives de reconstitution à la fois de la langue mère de l'indo-européen, du noyau racial initial et de sa région de départ. La recherche de cet ancêtre et les modalités de l'arborescence qui lui a succédé a guidé et guide encore parfois le traitement scientifique de la « question indo-européenne ».

Troisième thématique : plusieurs disciplines scientifiques ont été mises à contribution, elles ont donné lieu à des tentatives de corrélation entre langue, culture matérielle, zones d'influences et modalités d'occupation de l'ensemble de l'Europe et d'une partie de l'Asie, à partir de la région d'origine, au seuil de la néolithisation, malgré des remises en cause, des échecs ou des impasses (par exemple, pour la « craniologie » ou une anthropométrie systématiquement ou implicitement raciale, voire raciste) tardivement reconnus, les disciplines en question, au fur et à mesure qu'elles se perfectionnent à la fois dans leurs concepts et dans leurs méthodes, restent le plus souvent guidées par l'axe fort des douze thèses « canoniques ».

Si l'on poursuit l'identification de thématiques scientifiques, on arrive à deux autres qui, sans doute, intéresseront le plus le lecteur « honnête homme » auquel le rédacteur des présentes s'adresse, ne pouvant prétendre à interférer dans les débats entre spécialistes.

Tout d'abord, une thématique de l'influence des croyances à caractère culturel sur la pratique et les orientations des disciplines. La découverte de l'Indo-Européen, lorsqu'elle s'est étayée, a été contemporaine à la fois des dernières étapes de la colonisation moderne, après 1815, de l'apparition des nationalismes européens, au sens moderne du terme, et d'une « hiérarchisation des races » qui n'était pas seulement le fait d'idéologues, tel Gobineau, de savants, théoriciens de l'inégalité des races, Vacher de Lapouge en France (pourtant militant socialiste...), Kossinna en Allemagne. Mais qui était partagée, à des nuances près, parfois marquées, par tous les bons esprits contemporains. Ce qui expliquerait la « canonicité » des douze thèses, selon laquelle les recherches, même les plus récentes et les plus sophistiquées, seraient souvent le produit de « raisonnements circulaires », en d'autres termes de raisonnements guidés par la réponse implicitement attendue.

Mais cette influence, voire cette domination des préjugés culturels de l'époque sur les progrès de la science et de ses diverses disciplines n'est pas propre à l'étude multi disciplinaire des questions posées par la problématique indo-européenne. L'histoire des sciences, y compris les plus « dures » (à l'exception peut-être des mathématiques), fourmille de querelles et de polémiques, voire de reniements spectaculaires. Qui tous traduisent la difficulté intellectuelle et culturelle que rencontrent des approches fondamentalement nouvelles ou des concepts révolutionnaires. Le « savant » ne vit pas isolé dans son laboratoire, il est de son époque, il a des croyances religieuses ou philosophiques, des



Académie des sciences d'outre-mer

opinions politiques, il baigne dans un environnement social. Lesquels ne peuvent pas ne pas avoir de l'influence sur sa démarche scientifique, aussi rigoureux qu'il se montre. Surtout dans le domaine des sciences sociales...

Nous abordons ici une cinquième thématique (je rappelle que cette énumération n'engage que le rédacteur) : celle des relations entre démarche scientifique et société, politique et géopolitique. Le titre du second « mouvement » de la symphonie est de ce point de vue particulièrement significatif : « de 1903 à 1945, l'ère des crimes et errements ». L'auteur y décrit, dépassant largement le cadre indo-européen, les compromissions de savants par ailleurs reconnus (par des prix Nobel par exemple, tels Alexis Carrel et Konrad Lorenz). Ou comment des sommités scientifiques ont pu tenir des considérations explicitement racistes, militer pour des pratiques telles que l'eugénisme pour éviter « l'abâtardissement » de la race ou de l'espèce... Et ainsi contribuer, voire en être complices, dans un mode mineur, à des politiques d'eugénisme, de stérilisation forcée (États-Unis, Norvège et Suède), dans le mode majeur, aux pires déchaînements génocidaires, auxquels se sont prêtés des hommes de science par ailleurs reconnus comme tels. C'est en cela que l'auteur écrit un ouvrage de combat et d'indignation. On relèvera en particulier sa longue charge, solidement argumentée mais charge quand même, à propos des différentes facettes et des figures marquantes de ce que l'on peut désigner en France sous le nom de « Nouvelle Droite », fondamentalement inégalitariste et raciste. Dans la foulée, il élargit sa revue aux mouvements similaires en Europe.

Au-delà de l'exposé de ces cinq thématiques, il n'est guère possible de résumer l'histoire ainsi offerte de la « question indo-européenne », elle est trop dense. On en rappellera cependant quelques éléments clés qui expliquent les doutes et les incertitudes de l'auteur.

Tout d'abord, les premiers « identificateurs » de la parenté linguistique d'un ensemble de langues sont des Britanniques ou des Français : le nom de Sir William Jones, administrateur colonial, 1786, est le plus souvent cité mais n'est pas tout-à-fait le premier, car il a été précédé d'un Jésuite missionnaire, Cœurdoux qui, dans une correspondance de 1767, relève de singuliers rapprochements entre le sanscrit et des langues européennes. Ces précurseurs ébauchent des méthodes linguistiques comparatistes. Mais dès le début du XIX^e siècle, la recherche sur les Indo-européens est dominée par les savants allemands, à tel point que, dans leur vocabulaire, on parle essentiellement d'« Indo-germaniques ». C'est au cours du premier demi-siècle que se mettent en place des méthodes de grammaire comparée qui seront ensuite vouées à un grand avenir. Mais parallèlement, s'installe et pour longtemps l'une des thèses « canoniques », celle du modèle arborescent qui, part définition, suppose une « Ursprache », un « Urvolk » et en conséquence un « Urheimat ».

On suivra avec intérêt et souvent avec amusement les péripéties du « berceau à roulette » de la « Ursprache », puisque le « Urvolk » a été localisé en Bactriane, en Turquie, dans les steppes du nord de la Mer noire, en Scandinavie, dans le nord de l'Allemagne. Toujours avec intérêt et l'amusement que permet le recul, le « Urvolk » a été nomade chasseur-cueilleur, inventeur ou transmetteur des premières cultures paysannes et de l'élevage, en tout cas aristocrate par essence dans des sociétés très hiérarchisées, malheureusement affaibli et dégradé au fur et à mesure de son expansion par des métissages incongrus avec des populations moins bien dotées sur les plans intellectuels, moraux et



Académie des sciences d'outre-mer

physiques. Ce qui donnera lieu, toujours chez les Allemands, y compris scientifiques confirmés, à l'une des fixations du « Urheimat » en Scandinavie ou dans le nord de l'Allemagne. Avec une conséquence qui plus tard se révélera criminelle de par son détournement, l'apparition de l'Aryen grand dolichocéphale blond (dont le Français Vacher de Lapouge sera l'un des chantres). Il est vrai que, toujours chez les Allemands mais aussi chez d'autres, on verra apparaître un « Urvolk » moins connu, celui de l'Indo-européen brachycéphale brun et trapu (manifestation inconsciente du type physique et de la région de naissance des savants concernés ?). Et, la plaisanterie n'est pas neutre ni innocente, ni Hitler ni Goebbels ne pouvaient passer pour des modèles de grands dolichocéphales blonds, ce qui expliquerait de leur part quelques réserves inattendues à l'égard de certaines de ces reconstitutions physiques des ancêtres.

De même, la paléo-linguistique contribuera à préciser, mais de façon peu convaincante, la région d'origine : par exemple, en reconstituant les racines des mots décrivant faune et flore.

Plus tard, quand l'archéologie ne sera plus une affaire d'amateurs-mécènes quoique souvent éclairés, mais de véritables professionnels, vers la fin du XIX^e siècle, bien des tentatives seront faites pour relier certaines cultures (« cordées », « tombes à fosse », « campaniforme » etc.) aux déplacements et apparitions d'Indo-européens.

Au passage, l'auteur met à mal bien des auteurs renommés, spécialistes, à un titre ou à un autre de telle ou telle branche des études indo-européennes. On se limitera ici à citer le cas de Dumézil, fort connu en son temps pour ses études comparatives des mythologies indo-européennes et qui fit longtemps autorité. L'argumentation de J.-P. Demoule ne manque pas de convaincre sur bien des points, elle ne tient sans doute pas suffisamment compte de l'état des sciences à un moment donné. Quelques décennies plus tard, quelle que soit la valeur des écrits initiaux, s'ils ne sont pas replacés dans le contexte intellectuel et scientifique de leur temps, ils sont aisément critiquables. Surtout lorsqu'il s'agit de sciences sociales. Dumézil a marqué un temps fort de l'analyse de la mythologie « indo-européenne », il a exploré des pistes, il en a tiré des explications, celles-ci ont donné lieu à critiques dès leur parution, elles sont effectivement dépassées, mais en raison même de l'analyse de leurs résultats et de leurs insuffisances.

Arrivé à son terme, très logiquement et sans surprise, l'auteur énonce douze « antithèses », en pendant à ses douze « thèses canoniques ». Il y reconnaît que s'il existe bien une famille de langues indo-européennes, le modèle arborescent actuel est rien moins que démontré, d'autres modèles d'explication des relations, en réseaux par exemple, entre ces familles de langues (douze selon lui), sont possibles, plus complexes, – il rappelle que cette « doxa » a répondu et répond encore à l'affirmation d'une identité qui ne doit rien à la Bible – la réalité d'une « Ursprache » est rien moins que démontrée – il existe d'autres explications possibles qu'un « Urvolk » aux similitudes entre langues – la paléontologie linguistique mène à des impasses méthodologiques – le modèle de cultures archéologiques caractérisant des peuples spécifiques est inspiré du modèle des États-nations du XIX^e siècle, il ne correspond à aucune réalité ethnographique telle que l'on peut l'analyser aujourd'hui – les progrès de la génétique n'ont pas encore permis de retracer de façon sûre, encore moins exhaustive, les migrations préhistoriques ; l'anthropologie physique est dévaluée en raison de ses errements et détournements – « c'est donc vers des modèles autrement complexes et pluridisciplinaires



Académie des sciences d'outre-mer

que l'on devrait raisonnablement se tourner pour explorer la multiplicité des problèmes connus sous le nom de « question indo-européenne ».

Dans une présentation récente de son ouvrage à l'EHESS, l'auteur indiquait : « En l'état actuel de nos connaissances, on peut montrer qu'il n'est pas de réponse scientifique avérée, du moins dans les termes de la question telle qu'elle est posée usuellement (Urvolk – Ursprache – Urheimat). Cela ne signifie nullement qu'il faille remettre en cause les indéniables apparentements entre langues ou entre mythes que l'on peut constater dans le domaine spatio-temporel considéré ; mais doit au contraire inciter d'une part à rechercher des modèles explicatifs plus complexes, qui ont déjà été proposés, bien que de manière minoritaire, et qui sont couramment utilisés dans d'autres champs. Mais en définitive, le plus intéressant est sans doute de tâcher de dresser ainsi le bilan de cette histoire intellectuelle de l'Occident, dans sa tentative de penser ses origines, son histoire et ses cultures. ».

En d'autres termes, cet ouvrage fort intéressant, militant, se termine sur une note modérée, alors que les jugements portés, les bons et les mauvais points généreusement distribués dans le texte, sont souvent abrupts. Si l'on se réfère, en bonne méthode, au titre de l'ouvrage, le « mythe d'origine de l'Occident » est celui de la prédestination d'un peuple-ancêtre à dominer le monde ; dont la langue (« à flexion ») est indubitablement et intellectuellement supérieure à toutes les autres familles de langues ; celui encore où les hommes appartenant à ce peuple-ancêtre ont des qualités physiques, morales et intellectuelles également supérieures à celles des autres « races » ; celui, toujours, où parmi les descendants figurent malheureusement des peuples qui se sont laissés abâtardir racialement et en tolérant la remise en cause de leur supériorité par des compromissions, notamment « démocratiques » ou « démographiques ». Il est clair que ce « mythe » particulier et très marqué par les deux ou trois ou quatre siècles de « supériorité de l'Occident » ne résiste plus à l'analyse, scientifique d'abord, géopolitique ensuite, même si implicitement ou explicitement, il hante encore bien des esprits. D'où la forme interrogative de la première partie du titre, « Mais où sont donc passés les Indo-européens ? », ceux-là même dont l'identité était liée au « mythe d'origine ». Ces Indo-européens mythiques ou mythologiques ne peuvent plus exister. Mais aujourd'hui, il n'y a pas encore de bonne explication non mythologique à la question des origines.

Il ne faut surtout pas négliger les annexes, qui reproduisent un certain nombre de tentatives, toutes différentes les unes des autres, de modèles de réseaux d'apparentement des langues indo-européennes et les mettent en regard du peu que l'on sait encore des filiations établies sur la base d'études génétiques. Celles qui décrivent, fût-ce sommairement, quelques modèles en réseau, sont d'un grand intérêt. L'appel à poursuivre études, réflexions et modélisations montre bien que la « question indo-européenne » reste ouverte et qu'il convient de remettre à leurs places idéologiques et historiques des « thèses canoniques » qui ont mené à des impasses et qui ont donné lieu à des dérives, des errements et des crimes. Impasses qu'il convient de replacer dans une histoire des sciences humaines éminemment liées aux préjugés et *a priori* de leur temps. Impasses qui illustrent bien les relations souvent perverses entre démarche scientifique solide et préjugés culturels ou idéologiques.

Une dernière notation : l'ouvrage ne permet pas de survol rapide. Il exige de son lecteur une lecture attentive, éventuellement critique, et appelle à une réflexion approfondie à propos des cinq thématiques ci-dessus esquissées.

Jean Nemo